

HISTOIRE.



CASIMIR V, ROI DE POLOGNE.

(Explication de l'énigme historique.)

Quand vous voyez, Mesdemoiselles, un homme se produire dans l'histoire sous tant de rôles divers, vous pouvez être presque certaines qu'il n'a été supérieur dans aucun. Il n'y a que quelques rares génies qui ont possédé le merveilleux privilège d'exceller et de primer partout. Une telle fortune ne fut pas le lot du prince honnête, mais faible, dont nous allons rapidement retracer la vie.

Jean-Casimir, fils de Sigismond III, roi de Pologne, et de Constance d'Autriche, naquit en 1609. Il devint l'enfant de prédilection de sa mère, et, après le décès de Sigismond, elle voulut faire élire roi Jean-Casimir; mais celui-ci, par honneur et piété filiale, ayant su que son père mourant s'était prononcé en faveur de son fils aîné Uladislas, refusa de se prêter aux desins de Constance. Uladislas élu, Casimir prit du service dans les armées impériales. En 1638, nommé commandant d'une flotte, il eut mission de ruiner le commerce français dans la Méditerranée. Soit qu'il ne fût pas un marin très-habile, soit que la tempête ait été plus forte que toute sa science, le navire qu'il montait échoua sur les côtes de Provence. Fait prisonnier, il se vit enfermé pendant deux années dans le château du Bouc, près Martigues.

Rendu à la liberté, il retourna en Pologne où il reçut de son frère l'accueil le plus honorable; mais, voulant visiter l'Europe, il se dirigea bientôt vers l'Italie. Arrivé à Lorette, il crut sentir en lui une vocation religieuse, et, renonçant au monde, il entra dans l'ordre des Jésuites (1643). Devenu cardinal, il apprit que le fils unique de son frère venait de mourir; alors, renonçant à la pourpre romaine, il revint en Pologne. En 1648 Uladislas mourut, et la Diète élut roi Jean-Casimir, qui prit le nom de Casimir V.

Relevé de ses vœux par le pape, le nouveau monarque épousa sa belle-sœur, Marie-Louise de Gonzague, veuve d'Uladislas, femme ambitieuse, dont l'influence devint fatale à la Pologne. En montant sur le trône, Casimir avait à conduire une guerre dangereuse contre les Cosaques et les Tartares. Le prince polonais, dans cette lutte, ne se montra pas sans gloire; il les

battit plusieurs fois. Les Cosaques appelèrent les Russes à leur secours. La Lithuanie se couvrit de ruines et Smolensk tomba aux mains des ennemis. A l'intérieur tout n'était que troubles et dissensions.

Bientôt, par son imprudence et lorsqu'il avait déjà tant à faire, Casimir se créa un nouvel ennemi. Les Suédois s'emparèrent de Varsovie.

Le roi s'enfuit alors en Silésie; mais le génie de l'héroïque Pologne se réveille, et, après une lutte de trois jours, Varsovie est reprise et les Suédois sont repoussés. Enfin, le traité d'Oliva en 1660 termina la guerre entre la Suède et la Pologne, qui, dès lors, n'eut plus que les Russes à combattre. Ils furent chassés de la Lithuanie, mais gardèrent Smolensk.

De nouvelles fautes de Casimir amenèrent en Pologne de nouveaux soulèvements; le roi fut forcé de se courber devant la résistance de ses sujets, et si cent mille Tartares ne vinrent pas à Varsovie et à Cracovie laver les pieds sanglants de leurs chevaux, la Pologne ne le dut qu'à son courage et qu'au génie de Sobieski. Las de régner et délivré des funestes conseils de la reine Marie, morte sans enfants le 10 mai 1667, Casimir assembla la diète, entre les mains de laquelle il abdiqua en 1668.

Casimir, plus heureux peut-être qu'il ne l'avait jamais été, vint en France et se retira à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Là, vivant dans une retraite élégante et pieuse, il s'efforçait d'oublier le passé et les orages d'une vie si étrangement agitée. Devenu abbé de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Martin de Nevers, il mourut en 1672, à l'âge de soixante-trois ans. Jean-Casimir fut le dernier descendant de Gustave Vasa.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le dernier sultan qui périt à Constantinople victime d'une sédition militaire?

VOYAGES.



VOYAGE EN RUSSIE (1847).

(Suite.)

D'après ce qu'on m'avait dit en France des rigueurs de la police impériale, je m'attendais à voir mes ballots de musique confisqués pour une semaine au moins; ils avaient à peine été ouverts à la frontière. Loin de là, on ne me demanda pas même au bureau de police ce qu'ils contenaient, et je pus immédiatement les emporter à l'hôtel avec moi. Ce fut, je l'avoue, une très-agréable surprise.

Je n'étais pas installé depuis une heure dans une chambre chaude, quand un très-aimable et savant amateur de musique, M. de Lenz, qui m'avait quelques années auparavant rencontré à Paris, vint me souhaiter la bienvenue.

— Je sors de chez le comte Michel Wielhorski, me dit-il, où nous avons appris tout à l'heure votre arrivée. Il y a une grande soirée chez lui; toutes les autorités musicales de Saint-Pétersbourg s'y trouvent réunies, et le comte m'envoie vous dire qu'il sera charmé de vous recevoir.

— Mais comment peut-on savoir déjà que je suis ici?

— Enfin on le sait. Venez, venez.

Je pris seulement le temps de me dégeler la figure, de me raser et de m'habiller, et je suivis mon obligeant introducteur chez le comte Wielhorski.

Je devrais dire les comtes, car ils sont deux frères, aussi intelligents et aussi chaleureux amis de la musique l'un que l'autre, et qui habitent ensemble. Leur maison est à Saint-Pétersbourg un petit ministère des beaux-arts, grâce à l'autorité que donne aux comtes Wielhorski leur goût si justement célèbre, à l'influence qu'ils exercent par leur grande fortune et leurs nombreuses relations, grâce enfin à la position officielle qu'ils occupent à la cour, auprès de l'empereur et de l'impératrice.

Leur accueil fut d'une charmante cordialité. Je fus en quelques heures présenté par eux aux principaux personnages, aux virtuoses, aux gens de lettres qui se trouvaient dans leur salon. Je fis là tout de suite connaissance avec cet excellent Henri Romberg, alors chargé des fonctions de chef d'orchestre au théâtre Italien, et qui, avec une obligeance incomparable, s'établit dès ce moment mon guide musical à Saint-Pétersbourg.

le régisseur du personnel de mes exécutants. Le jour de mon premier concert ayant été fixé ce soir même, par le général Guédéonoff, intendant des théâtres impériaux, la salle de l'Assemblée des nobles étant choisie, le prix des places, débattu et fixé à 3 roubles d'argent (12 fr.), d'après l'avis des comtes Wielhorski, je me trouvai ainsi, après quatre heures de mon arrivée, *in medias res*. Romberg vint me prendre le lendemain, et je commençai à courir la ville avec lui, à visiter et à engager les artistes principaux dont le concours m'était nécessaire. Mon orchestre fut bientôt formé. Avec l'aide du général Lwoff, aide de camp de l'empereur, directeur de la chapelle impériale, compositeur virtuose du plus rare mérite, qui m'a donné tout d'abord des preuves de la plus franche confraternité musicale, nous vîmes aussi promptement à bout de réunir un chœur considérable et bien composé. Il ne me manquait plus que deux chanteurs solistes, une basse et un ténor, pour les deux premières parties de *Faust* que j'avais placées dans le programme. Versing, basse du théâtre allemand, se chargea du rôle de Méphistophélès, et Ricciardi, ténor italien, que j'avais autrefois connu à Paris, voulut bien accepter celui de Faust. Seulement il dut chanter en français, pendant que Méphistophélès chantait en allemand. Mais le public russe, à qui ces deux langues sont également familières, admit sans peine cette bizarrerie. Pour les choristes, qui chantaient en langue allemande, il fallut recopier toutes les paroles en caractères russes, les seuls qui leur fussent familiers. En outre, dès la première répétition, Romberg me déclara que la traduction allemande de mon *Faust*, que j'avais fait faire à Paris, était détestable, et prosodiée de telle sorte, qu'il n'y avait pas moyen de la chanter. Il se hâta, pour ne pas retarder mon premier concert, de corriger les plus grosses bévues de ce mauvais texte; mais je dus me résoudre, quelques semaines après, à chercher un nouveau traducteur, et j'eus le bonheur de trouver M. Minz-laff qui, en sa qualité d'homme d'esprit musicien, s'acquitta parfaitement de sa tâche et me tira d'embarras.

Ce fut une belle soirée que celle de mon premier concert dans la salle de l'Assemblée des nobles. L'orchestre et le chœur étaient nombreux et bien exercés, j'avais en outre une bande militaire que le général Lwoff m'avait procurée, en faisant un choix parmi les musiciens de la garde impériale; Romberg et Maurer le père, c'est-à-dire les deux premiers maîtres de chapelle de Saint-Pétersbourg, s'étaient même chargés de la partie des petites cymbales antiques dans le scherzo de *la Fée Mab*. Il y avait parmi tous mes artistes un entrain joyeux, une animation, un zèle, qui me

faisaient bien augurer de l'exécution ; et j'avais en outre retrouvé au milieu d'eux un compatriote, l'habile violoncelliste Tajan Rogé, artiste véritable et chaleureux, qui me secondait de toute son âme. Mon programme, composé de l'ouverture du *Carnaval romain*, des deux premiers actes de *Faust*, du scherzo de *la Fée Mab* et de l'Apothéose de ma *symphonie funèbre et triomphale*, fut, en effet, très-bien exécuté. L'enthousiasme du public nombreux et éblouissant qui remplissait cette immense salle dépassa tout ce que j'avais pu rêver en ce genre, pour *Faust* surtout. Il y eut des applaudissements, des rappels, des cris de *bis*, à me donner le vertige.

Après la première partie de *Faust*, l'impératrice, qui assistait au concert, m'envoya chercher par le comte Michel Wielhorski, et il fallut bien comparaître devant Sa Majesté dans l'état peu convenable où je me trouvais, rouge, suant, haletant, ma cravate déformée, enfin en tenue de bataille musicale.

L'impératrice me fit le plus flatteur accueil, me présenta aux princes ses fils, me parla de son frère le roi de Prusse, de l'intérêt qu'il me portait et dont ses lettres faisaient foi, jugea ma musique avec la plus grande bienveillance, en s'étonnant de l'exécution exceptionnelle que j'avais obtenue. Après un quart d'heure de conversation :

— Je vous rends à votre auditoire, me dit-elle, il est tellement exalté que vous ne devez pas lui faire trop attendre la seconde partie du concert.

Et je sortis du salon, plein de reconnaissance pour toutes ces gracieusetés impériales.

Après le chœur des Sylphes, l'émotion du public fut vraiment portée à l'extrême ; on ne s'attendait pas à ce genre de musique fine, aérienne et si douce, qu'il faut prêter l'oreille pour l'entendre. Ce fut, je l'avoue, un instant enivrant pour moi. J'étais un peu inquiet au sujet de ma bande militaire, ne la voyant pas arriver pour l'Apothéose qui terminait le concert. Je craignais qu'en entrant à l'orchestre au milieu d'un morceau, elle ne produisit quelque tumulte capable d'en compromettre l'effet. J'avais compté sans la discipline... En me retournant, après le scherzo de *la Fée Mab*, qui, certes, a besoin d'un profond silence pour être entendu, j'aperçus, rangés debout, leur instrument à la main, mes soixante musiciens à leur poste. Ils s'étaient introduits et placés sans que personne les eût remarqués. A la bonne heure !

Enfin, le concert terminé, les embrassades essuyées, une bouteille de bière bue, je m'avisai de demander le résultat financier de l'expérience :

Dix-huit mille francs ! Le concert en coûtait six mille ; il me restait douze mille francs de bénéfice net.

Je me tournai alors machinalement vers le sud-ouest, et, songeant à nos concerts de Paris, qui produisent à peine de quoi couvrir leurs frais, je ne pus m'empêcher, en regardant du côté de la France, de murmurer ces mots :

— Ah ! chers Parisiens !

Dix jours après, je donnai un second concert avec les mêmes résultats ; puis je partis pour Moscou, où m'attendaient des difficultés matérielles assez étranges, des musiciens du troisième ordre, des choristes fabuleux, mais un public d'une ardeur et d'une impressionnabilité au moins égales à la chaleur du public de Saint-Pétersbourg, et, en somme, un bénéfice de huit mille francs. Je me tournai encore vers le sud-ouest après ce concert, je pensai encore à mes compatriotes blasés et indifférents, et je dis une seconde fois :

— Ah ! chers Parisiens !

Heureusement, ce ne fut pas la dernière. A Londres, depuis lors, j'ai pu souvent aussi me tourner vers le sud-est.

Aux yeux de beaucoup de gens, un artiste musicien est un homme qui joue de quelque instrument. Il ne leur est jamais venu en tête qu'il y eût des musiciens compositeurs, et surtout des compositeurs donnant des concerts pour faire connaître leurs œuvres. Ces bons bourgeois pensent, sans doute, que la musique se trouve chez les éditeurs, comme les brioches chez les pâtisseries, qu'on a seulement la peine de la faire confectionner par des manœuvres dont c'est l'état.

Cette opinion, tout excentrique qu'elle soit, est fondée dans beaucoup de cas, j'en conviens ; elle manque néanmoins parfois de justesse et de justice. Mais rien n'est plus bouffon comme l'étonnement de ces gens-là, quand on leur parle d'un compositeur.

J'ai été presque insulté un jour à Breslau par un père de famille, qui voulait absolument me contraindre à donner à son fils des leçons de violon. J'avais beau protester que ce serait le plus grand des hasards si je savais jouer du violon, n'ayant jamais touché un archet de ma vie ; il prenait pour fausse monnaie toutes mes paroles et n'y voulait voir qu'une sorte de grossière mystification.

— Monsieur, vous croyez parler au célèbre violoniste de Bériot, dont le nom, en effet, ressemble beaucoup au mien.

— Monsieur, je viens de lire votre affiche ; vous donnez un concert dans la salle de l'Université après-demain, ainsi...

— Oui, monsieur, je donne un concert, mais je n'y joue pas du violon.

— Qu'y faites-vous donc?

— J'y *fais* jouer du violon, je dirige l'orchestre. Enfin, allez-y, vous le verrez.

Mon homme garda sa colère jusqu'au surlendemain, et ce ne fut qu'en sortant du concert et à force de réflexions qu'il put se rendre compte de la manière dont un musicien pouvait s'y prendre pour se produire en public, sans figurer lui-même comme exécutant.

A Moscou, une méprise du même genre fut sur le point d'avoir pour moi de plus graves conséquences. Une seule salle, celle de l'Assemblée des nobles, pouvait convenir pour y donner mon concert. Voulant en obtenir la disposition, je me fais conduire chez le grand maréchal du palais de l'Assemblée, respectable vieillard de quatre-vingts ans, et lui expose l'objet de ma visite :

— De quel instrument jouez-vous ? me dit-il tout d'abord.

— Je ne joue d'aucun instrument.

— En ce cas, comment vous y prenez-vous pour donner un concert ?

— Je fais exécuter mes compositions et je dirige l'orchestre.

— Ah ! ah ! voilà qui est original ; je n'ai jamais entendu parler de concerts semblables. Je vous prêterai volontiers notre grande salle ; mais, comme vous le savez sans doute, tout artiste à qui nous permettons d'en disposer doit, en retour, s'y faire entendre, après son concert, à l'une des réunions privées de la noblesse.

— L'Assemblée a donc un orchestre qu'elle mettra à mes ordres pour exécuter ma musique ?

— Point du tout.

— Alors comment la faire entendre ? On n'exige pas, sans doute, que je dépense trois mille francs pour payer les musiciens nécessaires à l'exécution d'une de mes symphonies, dans le concert privé de l'Assemblée ? Ce serait un loyer de salle bien cher.

— En ce cas, je suis fâché, monsieur, de vous refuser. Je ne puis faire autrement.

Et me voilà obligé de m'en retourner avec cette étrange réponse, et la perspective d'avoir fait un long voyage que l'obstacle le plus singulier et le plus imprévu allait rendre inutile. Un artiste français, M. Marcou, établi à Moscou depuis longtemps, se prit à rire au récit que je lui fis de ma déconvenue ; mais comme il connaissait le grand maréchal, il me proposa de m'accompagner chez lui et de tenter avec moi un nouvel assaut le len-

demain. Seconde visite, second refus, inutiles explications données par mon compatriote. Le grand maréchal secoue sa tête blanche et reste inexorable.

Pourtant, craignant de ne pas parler assez bien le français, et dans le cas où il aurait mal compris quelque terme de ma proposition, il va chercher sa femme. M^{me} la maréchale, dont l'âge est presque aussi respectable que celui de son mari, mais dont les traits expriment moins de bienveillance, arrive, me regarde, m'écoute, et coupe court à la discussion en me disant en français très-rapide, très-clair et très-net :

— Nous ne pouvons ni ne voulons contrevenir aux règlements de l'Assemblée. Si nous vous prêtons la salle, vous jouerez un solo instrumental à notre prochaine réunion. Si vous ne voulez pas le jouer, on ne vous la prêter pas.

— Mon Dieu, madame la maréchale, j'ai possédé autrefois un assez joli talent sur le flageolet, sur la flûte et sur la guitare : choisissez celui de ces trois instruments sur lequel j'aurai à me faire entendre. Mais comme il y a près de vingt-cinq ans que je n'ai touché ni l'un ni les autres, je dois vous prévenir que j'en jouerai fort mal. Et, tenez, si vous vouliez vous contenter d'un solo de tambour, je m'en tirerais mieux, très-probablement.

Heureusement, un officier supérieur était entré dans le salon pendant cette scène ; bientôt mis au fait de la difficulté, il me prit à part et me dit :

— N'insistez pas, monsieur Berlioz, la discussion deviendrait un peu désagréable pour notre digne maréchal. Veuillez m'envoyer demain votre demande par écrit et tout s'arrangera, j'en fais mon affaire.

Je suivis ce conseil, et l'obligeant colonel *** me tira en effet d'embarras. Grâce à lui, on fit, *pour cette fois seulement*, une infraction au règlement ; mon concert put avoir lieu, et je ne fus obligé de jouer à la réunion des nobles ni de la flûte, ni du tambour. Ils l'ont, parbleu ! échappé belle, car plutôt que de repasser le Volga sans donner mon concert, j'étais décidé à jouer du galoubet, s'il l'eût fallu.

Il ne résulta pas moins pour moi du singulier règlement du club de la noblesse moscovite, règlement dont je n'avais pas entendu parler à Saint-Pétersbourg, une perte d'argent assez importante ; car après ce concert, annoncé comme *le seul* que je me proposais de donner, un grand nombre d'amateurs sautèrent sur l'estrade de l'orchestre en criant : « Encore un ! encore un ! vous ne pouvez pas partir ainsi ! » Or, si j'en eusse donné un second, il m'eût rapporté peut-être plus que le précédent. Mais je n'avais point de salle ; en m'accordant celle de l'Assemblée des nobles, la clause

était formelle, on n'avait fait exception aux usages que pour une fois, en faveur de mon ignorance du règlement, et à condition que je n'y reviendrais pas.

Aussi un compositeur!... Un homme qui ne joue de rien!... Un bon à rien!...

Et pourtant, dans d'autres parties de la société, dans la classe moyenne surtout, que d'individus plus ou moins mal doués, dont cette carrière ardue, presque impraticable, est le rêve le plus cher!

(*La fin au prochain numéro.*)

H. BERLIOZ.

VARIÉTÉS.



LE MUSÉE DES SOUVERAINS AU LOUVRE.

(Suite et fin.)

Au-dessus du jeu de trictrac, appendu à la paroi du mur, nous remarquons la *Poignée de l'épée d'Henri IV* : la garde, en acier doré, est semée de petits camées blancs ; l'*Épée de chevet de Louis XV*, c'est-à-dire celle qu'on plaçait près de son lit, pour sa défense pendant la nuit : la poignée est en or richement ciselé ; un *Mousquet du dauphin, père de Louis XVI*, damasquiné en or, incrusté d'argent richement sculpté.

Dans la même armoire, mais plus à droite, nous reconnaissons, grâce à l'inscription que l'artiste a pris le soin fort nécessaire d'y placer, une *Vue de la bataille de Fontenoy, peinte sur émail et offerte à Louis XV par Martinière, 1747*. Que nous sommes loin, mon Dieu, des beaux jours de Bernard Palissy !

Les souvenirs de Louis XVI sont nombreux dans cette salle des rois. Voici d'abord une *Imitation de la couronne* qu'il porta le jour de son sacre. Par ce mot, imitation, nous sommes prévenus de ce que nous avons devant les yeux : du cuivre doré et des morceaux de strass colorié, pas davantage. Eh ! mon Dieu ! quand, au lieu de cette copie, on nous présenterait l'original, est-ce qu'une couronne d'or et de diamants empêcherait nos esprits de joindre inévitablement et toujours l'idée de Louis XVI à celle du Temple et de l'échafaud ?

L'*Épée de Louis XVI* ! Pauvre roi ! pauvre épée ! Que n'était-ce celle

de François I^{er}, ou tout au moins d'Henri IV ! Ce n'est point une épée de guerre, c'est à peine une épée de bal ; la lame, dite carolet, en acier bruni, est damasquinée de petites fleurs de lis d'or ; le fourreau, en cuir vernis blanc, est orné de roses et de brillants ; la poignée manque, probablement parce qu'elle en était également ornée. A côté est une autre épée, plus petite, plus inoffensive encore, celle du petit dauphin son fils, depuis nommé Louis XVII. La poignée est en agate ; le fourreau est chargé dans toute sa longueur de jolies émeraudes et de brillants.

Selle, fontes, étriers, etc., de Louis XVI, à son sacre. Que vous en dire, si ce n'est que cela est vraiment magnifique, vraiment royal, que le velours rouge y disparaît presque complètement sous les plus riches broderies d'or fin qu'il se puisse imaginer, que les étriers en vermeil font infiniment d'honneur aux artistes qui les ont modelés et sculptés ?

D'autres objets, également conservés dans ce Musée, rappellent mieux la vie intérieure de cet infortuné monarque, qui eût été incontestablement le plus honorable et le plus aimé des hommes, si le sort l'eût fait naître partout ailleurs que sur les marches d'un trône. Voyez dans ce coin, à gauche de la porte qui conduit dans la salle impériale, une table ronde en marbre de 3 mètres de circonférence ; elle porte pour étiquette : *Carte dessinée par le roi Louis XVI, pour l'éducation du dauphin.* Effectivement cette mappemonde projetée à plat, avec une netteté et une exactitude admirables, est entièrement de l'écriture du roi, dont on reconnaît facilement la main. C'est que Louis XVI était un des plus grands géographes de son temps, et que les cartes et instructions données à La Pérouse, partant en 1785 pour cette fatale expédition d'où il ne devait pas revenir, c'était encore Louis XVI qui les avait tracées.

Malheureusement ce roi n'était pas que géographe : *Étau et Vibrequin du roi Louis XVI*, il était encore serrurier, et ce passe-temps, qui eût été sans conséquence dans les temps ordinaires, lui fut amèrement reproché par ses partisans les plus dévoués, quand il continua de s'y livrer, au milieu des tempêtes où s'engloutissait la monarchie.

Il nous reste à parler d'un dernier souvenir : *Bureau du roi Louis XVI.* C'est un grand et beau bureau à cylindre, en acajou et cuivre doré ; il porte sur huit pieds artistement chantournés ; il offre trois casiers fermant à clef, surmontés d'une galerie ; au milieu, un fort beau médaillon à l'effigie de ce prince ; autour, une légende latine rappelle que ce meuble lui a été respectueusement offert par ses dévoués sujets des états de Bourgogne.

Je regrette de ne pas voir ici deux objets qui me sembleraient y avoir

leur place, à plus juste titre que partout ailleurs. Le premier, le testament de Louis XVI, à coup sûr la plus précieuse relique de ce monarque infortuné. Ce testament est resté aux Archives impériales, où presque personne n'est admis à le voir; on prétend que ce document s'est trouvé égaré pendant plusieurs années. Le second est une petite table, ronde, si je ne me trompe, en bois de rose, à coup sûr, sur laquelle Louis XVI prépara sa défense et écrivit son testament; table que Garat enleva du Temple, quand il y eut accompli sa terrible mission, et transporta au ministère de la justice où elle est toujours demeurée depuis. Elle y était encore après 1848. Que fait là cette table?

Il est impossible de ne pas admirer, même sous le seul rapport de l'art, l'*Armoire à bijoux de la reine Marie-Antoinette*. Oui, c'est bien là un meuble de reine, jeune et belle; un meuble digne de la luxueuse fille de Marie-Thérèse! Huit pieds en acajou cannelés et ornés de bronze doré supportent le corps de coffre, au-devant duquel se trouvent quatre cariatides de même métal, admirablement sculptées; au sommet, on voit trois figurines de déesses assises, à la manière de Boucher, sur des nuages d'argent. Tout le coffre est plaqué de lames d'or niellées sous verre, de plaques en porcelaine de Sèvres, bleu tendre, incrusté de mosaïques et de camées. Au coin, à gauche, on a laissé subsister la trace d'une dégradation commise en 1830; à cela près, on pourrait croire que ce meuble splendide vient d'être terminé pour l'Exposition.

Voici bien encore un *Éventail de la reine Marie-Antoinette*; mais comme il est fermé et présenté sur le plat, que puis-je vous en dire, sinon que ce plat est en ivoire fouillé à une grande profondeur. Et puis mon attention ne saurait s'arrêter sur ce royal colifichet; il y a là tout à côté un méchant petit soulier noir qui la captive tout entière. *Soulier de la reine Marie-Antoinette*! Que nous voilà loin, mon Dieu! du coquet éventail et du splendide coffre à bijoux! C'est que, eux, ils sont des souvenirs de Versailles et de Trianon, tandis que lui, c'est un souvenir du Temple, de la Conciergerie et de l'échafaud. Ce pauvre petit soulier, au talon élevé, à l'extrémité relevant et tout à fait pointue, il est de la même étoffe, de la même couleur que la couverture des *Heures de Marie Stuart*; il porte les mêmes traces d'usure extrême et de vétusté. Remarquez, le talon et la semelle sont intacts, l'empeigne seule est en lambeaux; c'est que, si la pauvre reine l'a longtemps, bien longtemps porté, elle ne s'est jamais promené avec, jamais elle n'a marché à l'air libre, sur le pavé des villes ou les cailloux du grand chemin. Que de douleurs, que de misères atteste ce pauvre

soulier, en même temps que l'extrême élégance du pied, qui ne s'y trouvait, on le voit, que trop à l'aise. Comme il nous rappelle péniblement la fille de Marie-Thérèse dans son cachot à la Conciergerie, défilant ses derniers bas de soie, pour en raccommoder sa dernière robe.

Dernière lettre de la reine Marie-Antoinette à M^{me} Elisabeth. Cette pièce, que vous prendriez pour un beau spécimen de typographie ornementée, est d'une bien autre valeur artistique, c'est un chef-d'œuvre de l'industrie lyonnaise. Ces caractères si nets, si purs, cet encadrement, ces vignettes si élégantes, tout cela a été tissé en soie sur le métier à la Jacquart et offert à la duchesse d'Angoulême, lors de son passage à Lyon, après la campagne de 1823. C'est pour avoir appartenu à cette princesse que cette pièce curieuse s'y trouve. Naturellement on l'a placée sous verre dans un cadre, pour conserver intact le fond blanc : c'est ce qu'on fait presque toujours pour des ouvrages de cette nature ; mais ce qui est moins ordinaire, c'est qu'ici le cadre, placé lui-même dans une forme de bois de noyer, est devenu un écran aussi disgracieux que massif.

Nous avons vu tout à l'heure les souvenirs d'extrême misère, après ceux de la grandeur souveraine ; maintenant l'ordre est renversé, nous avons les reliques de l'exil avant celles de la royauté reconquise. *Chiffonnier du roi Louis XVIII, à Mittau, à Hartwell et aux Tuileries ; Bureau et sonnette, id., id.* J'aime ce roi philosophe d'avoir rapporté en France les pauvres meubles qui lui avaient servi dans ses longues pérégrinations sur la terre d'exil. Qui sait si leur contemplation quotidienne ne l'a pas empêché d'y retourner et ne lui a pas valu de reposer, seul de sa race, dans la royale abbaye de Saint-Denis ? C'est quelque chose de bien simple que ce chiffonnier, qui a vu des fortunes si diverses : six tiroirs étroits en bois de rose, sans aucune marquetterie ni dessins, des poignées en cuivre non dorées, un marbre rouge des plus communs. Tel qu'il est, c'est encore un objet de luxe, comparé au prétendu bureau : figurez-vous une méchante table oblongue en noyer, couverte d'une serge verte usée jusqu'à la corde. A part le souvenir historique, cela n'atteindrait pas six francs à la vente des commissaires-priseurs. Quant à la sonnette, c'est tout uniment celle des employés du commissariat de police, lorsque, dans la canicule, ils viennent rappeler aux boutiquiers et aux concierges les ordonnances sur l'arrosement de la voie publique. Et cependant elle éveille un souvenir cette grosse et massive sonnette : voyez comme son grand manche de bois est noirci et poli par un fréquent contact avec la main ; elle vous rappelle qu'à Mittau, comme à Hartwell, comme aux Tuileries, Louis XVIII était po-

dagre, et qu'à aucune époque de sa vie la patience n'a été au nombre de ses éminentes qualités.

Voici deux autres objets que MM. les commissaires-priseurs évalueraient beaucoup plus haut sans doute, mais dont un philosophe ferait peut-être moins de cas : *Coffre à miniatures du roi Louis XVIII*; *Écran de la salle du trône sous Louis XVIII*. Le coffre est carré, de 40 centimètres sur 16, en porcelaine de Sèvres, garni de cuivres dorés ciselés ; les peintures en sont merveilleuses, choisies entre les plus magnifiques d'un établissement sans rival au monde, et qui ne produit que des chefs-d'œuvre. L'écran, de 1 mètre 50 cent. de haut, est proportionné à la cheminée du feu de laquelle il devait garantir ; le bois est d'acajou ; le fond, de grosse soie ponceau, entretissée d'or fin, sort des manufactures de Lyon et représente l'écu de France, au milieu de fleurs de lis sans nombre.

A l'entrée de la salle à gauche, près du bureau de Louis XVIII, vous remarquez un *Globe céleste*, ayant appartenu au comte d'Artois, depuis Charles X. Sauf le souvenir qui s'y rattache, ce globe n'a rien de curieux ; il peut avoir 1 mètre 50 centim. de circonférence ; il est en cuivre peints d'étoiles et de constellations. Au milieu, sur le côté, on voit un cartel très-ordinaire ; au bas, sur le piédestal de bois peint, est une boussole. La partie supérieure de ce piédestal se terminait par quatre petits anges en bronze doré, couchés sur le dos ; il n'en reste plus que deux.

Selle, fonte, étriers, harnais de Charles X, à son sacre. Tous ces objets sont magnifiques et d'un goût exquis. *Le Col et le Rabat de dentelle*. Cela est fort beau, fort coûteux, sans doute ; mais je vous confesse en toute humilité que je n'y connais rien du tout. *Le Manteau du sacre*. Il est impossible de voir un plus beau morceau de velours violet, de plus splendides broderies d'or ; mais ce manteau devait être bien lourd, et, de fait, il a été trop lourd à porter.

Tunique et souliers du duc d'Angoulême, au sacre de Charles X. Cette tunique et ces souliers sont en étoffe d'or, doublée de soie blanche.

Table offerte à Charles X par le grand-duc de Toscane. Voici un véritable objet d'art, et que tout Musée serait heureux de posséder. Cette table, de 1 mètre 75 centim., est en mosaïque de Florence, sur fond lapis-lazuli, bordé jaune de Sienne ; au milieu est un grand médaillon du roi en grisaille : il est couronné de lauriers ; deux faisceaux de branches de lis naturels et de lauriers enveloppent deux couronnes de France ; le monogramme de Charles X s'y trouve quatre fois répété ; un double ruban bleu court autour sur la bordure rouge ; il est égayé de petites baies rouges ;

enfin quatre papillons, aux couleurs les plus riches, les plus variées, étalent leurs ailes aux quatre angles.

La monarchie de Juillet n'a laissé ici que deux souvenirs : l'alpha et l'oméga de son règne de dix-huit ans : le *Sceau de la lieutenance générale* et le *Secrétaire du roi Louis-Philippe*. Le sceau ne porte point d'effigie, point d'armes, point d'emblème, mais seulement l'inscription : « Lieutenance générale du royaume; » à côté est une épreuve qui montre qu'il avait été gravé bien à la hâte. Du reste, on sait qu'il a peu servi. Le secrétaire était un meuble magnifique à cylindre en bois d'érable de Virginie, ornements en cuivre doré; il présente au-devant, dans sa partie inférieure, huit colonnes accouplées, surmontées de deux sphinx de même métal, de 25 centimètres de haut. Le cylindre a été brisé dans sa partie supérieure; il en manque une bande de 5 centimètres de large. Sur six tiroirs de face, il en manque un à gauche, les autres ont été ouverts de force : on voit encore les traces grossières des pesées; des morceaux ont été enlevés. Les tiroirs secrets dans la partie latérale gauche sont intacts, ceux de la droite ont été forcés. Tout cela offre un spectacle bien triste, bien émouvant : ce ne sont pas des ennemis politiques, ce ne sont pas des curieux ordinaires, ce sont des voleurs qui ont crocheté, brisé ce beau meuble.

X.

LITTÉRATURE.



COLLIN-HARLEVILLE, OU LE POÈTE HONNÊTE HOMME.

(Suite.)

Ce qui avait engagé Molé, comédien plein d'expérience, esprit d'une portée sérieuse, à accepter le rôle de M. de Plinville et à lui donner un soin tout particulier, c'est que ce rôle lui-même, qui d'ailleurs lui plaisait beaucoup, le faisait sortir pour la première fois de l'emploi des jeunes gens, qu'il avait joué jusqu'alors, pour entrer dans celui des pères. Molé, quittant de son plein gré et dans une vue d'avenir les jeunes premiers rôles pour les rôles marqués, justifiait ainsi la vérité de ce vers de Corneille, qu'il savait par cœur :

Et, monté sur le faite, il aspire à descendre.

Molé, après avoir joué *l'Optimiste*, ne déchet pas de sa renommée, au contraire, il ne fit que l'agrandir.

Toujours est-il que, dans cette soirée de douces causeries et de travail sérieux, où il fit, devant les deux jeunes gens, l'étude dont nous parlons, il montra un soin extrême et l'application la plus sérieuse. Il ne laissa pas passer un mot, un hémistiche, sans se bien rendre compte du sens qu'il fallait lui donner et de l'effet qu'il pourrait produire. Souvent il se demandait à lui-même :

— Comment dirais-je cela ?

Alors il essayait plusieurs manières, variant ses intentions et ses intonations. Puis, s'adressant à Collin, il lui disait :

— Est-ce bien cela ? Êtes-vous content ?

Et il se trouvait que ce petit-maitre, si léger et si évaporé au théâtre, cet acteur si vif, si passionné, si entraînant, et qui semblait toujours improviser sa diction et son jeu, avait tout préparé, tout calculé d'avance.

Andrieux, ce fin observateur à qui rien n'échappait, s'aperçut même que Molé avait peut-être plus de justesse que de promptitude dans l'esprit. Il remarqua un fait curieux, c'est que Molé ne saisissait pas du premier mot : il fallait répéter ; il était lent, mais du reste plein de clarté dans la discussion ; il s'entendait bien et se faisait bien entendre ; il demandait les avis de ses auditeurs, et finissait souvent, par exemple, par s'en tenir au sien ; mais il discutait avec une politesse parfaite, avec de hautes manières de gentilhomme, et, en somme, avec une franche cordialité.

Dans de pareilles données, le travail ne pouvait s'accomplir qu'utilement et gaiement ; aussi dura-t-il toute la nuit, et les deux jeunes gens, témoins de la conscience avec laquelle l'illustre comédien étudiait en leur présence le rôle qu'il avait appris, purent se convaincre que dans les arts les talents et les succès sont le résultat de méditations sérieuses, et que les inspirations les plus heureuses et les traits les plus imprévus ne viennent qu'à ceux qui ont longuement médité un sujet et s'en sont rendus maîtres par des réflexions profondes.

Déjà la lueur des bougies pâlisait ; les premières clartés du jour perçaient à travers les rideaux des fenêtres, et personne ne songeait au départ. On était content, on s'était compris, on aurait voulu que cette nuit pût s'éterniser ; l'amour-propre de l'artiste et l'orgueil du poète, le dévouement de l'ami, satisfaits tous ensemble, se confondaient dans un échange mutuel de pensées bienveillantes, dans un concert sympathique d'aspirations élevées, pures jouissances de l'esprit et du cœur.

— Mon cher Collin, dit tout à coup Molé, savez-vous que vous êtes un vrai poète?

— Oui, répliqua Andrieux, et un poète honnête homme, ce qui ne gâte rien.

— Mes amis, dit Harleville, vous savez ma vie et vous connaissez le terrible accident qui, à l'âge de onze ans, m'arriva au collège. Ah ! je n'étais pas comme toi, Andrieux, destiné à devenir un diseur charmant, et je ne prévoyais pas que, tous deux, nous dussions jamais être appelés à profiter des excellentes leçons de notre ami Molé ; mais, enfin, j'aimais à lire à haute voix, et on utilisait ce que j'appellerai, avec votre permission, mes talents naissants.

Un jour, après avoir fait la lecture, suivant l'usage, au réfectoire, pendant le dîner, je voulus descendre ou plutôt sauter, comme un étourdi que j'étais, en bas de la chaire et je tombai du haut des marches ; je restai sur le coup sans connaissance ; on crut que je m'étais tué. On me fit interrompre mes études ; j'allai passer six mois à la campagne chez mon père. Pendant cette vacance forcée, je ressentis dans la tête un bourdonnement continu ; j'étais comme étourdi, à demi ivre ; cet état dura longtemps. Eh bien ! croyez-moi si vous voulez, mais il se fit alors un changement dans mes facultés intellectuelles, et il me resta cette conviction vraie ou fausse que peut-être, sans ce coup qui avait manqué me tuer, je n'aurais jamais été poète !

— Encore valait-il mieux, répondit Andrieux avec son malicieux sourire, être poète que mort !

— Et moi aussi, je suis peintre ! disait un artiste italien.

Sur ce mot de Molé, prononcé avec une chaleur toute dramatique, les trois amis se serrèrent la main et bénirent la destinée qui les faisait se réunir ainsi dans une entente aussi cordiale d'idées et de sympathies.

Mais Andrieux n'avait pas dit son dernier mot.

— Ton moyen, mon cher, s'écria-t-il, est tout simplement imité de Pope ! Oui, de Pope lui-même ! Cela est triste à dire, mais en ceci, du moins, la France a été devancée par l'Angleterre. Ah ! que veux-tu ? J'ai lu quelque part que ce poète célèbre ne composait jamais rien d'intéressant sans être obligé de déclamer longtemps à haute voix et de s'agiter en tout sens dans son cabinet pour exciter sa verve. J'eus la fantaisie, un jour, d'expérimenter ce système ; je pris *le menteur* de Corneille, et en récitai tout haut certains passages, par exemple, la belle scène de Gêronte

et de Dorante, en me promenant à grands pas pour grimper jusqu'à l'enthousiasme.

En effet, cette méthode exaltait peu à peu mon imaginative, et me donnait un sentiment secret de capacité poétique, dont j'aurais certes profité à l'instant même pour composer avec succès un dithyrambe quelconque, une épître dédicatoire ou de merveilleux bouquets à une Chloris inconnue; mais, par malheur, j'avais oublié l'obliquité du plafond de ma chambre, dont l'abaissement soudain empêcha ma tête de suivre mes pieds dans la direction qu'ils avaient prise. Bref, je frappai si rudement de mon propre front contre cette maudite muraille (hélas! pourquoi faut-il que les mansardes soient réservées aux poètes!) que le toit de la maison en fut ébranlé; les friquets et les hirondelles, qui dormaient du sommeil du juste, sous les tuiles, s'envolèrent effrayés; et le contre-coup arrêta net mon élan et me fit reculer de trois pas en arrière!

Un éclat de rire retentissant accueillit cette confession burlesque.

— Ne vous pressez pas tant de rire, reprit Andrieux, avec ce parti pris de raillerie comique et sérieuse dans lequel il excellait; écoutez la fin de l'aventure.

Et il continua avec un merveilleux sang-froid :

— Quand je fus un peu remis du trouble que m'avait causé le désagrément de ne pas habiter sous des lambris plus largement plafonnés, la douleur de la contusion que j'avais reçue se fit sentir vivement. Je passai la main sur mon front et j'y constatai une de ces grosseurs qu'on appelle vulgairement une bosse, juste à la place où cet Allemand que vous savez loge la protubérance poétique. Après m'être recueilli quelques instants, et bassigné le front, bien entendu, je pris une plume et me mis à l'œuvre! Ah! mes amis, quelle fut ma surprise! les vers coulaient d'eux-mêmes sous ma plume, plus abondants et plus faciles que les discours de la bouche du très-pieux Enée; j'en remplis un cahier en moins d'une heure; un peu plus, je faisais de la *Grandeur et de la Décadence des Romains* séance tenante, une comédie en cinq actes, et de l'*Encyclopédie* une pastorale à l'instar de celles de Racan! J'en conclus du moins que si le mouvement était nécessaire à la tête de Pope pour composer des vers, il ne fallait rien moins qu'une contusion pour les faire couler de mon cerveau!

Les rires redoublèrent, et Molé ne put s'empêcher de dire :

— Andrieux, quelque chose me dit que votre conte est plus sérieux que vous ne paraissez le croire. Je me trompe bien, ou notre ami Harleville n'est pas le seul de vous deux dont j'apprendrai les rôles.

— Mon ami en accepte l'augure, mon cher Molé, répondit Collin; mais ne nous hâtons pas trop de regarder notre accident comme une découverte précieuse et dont les poètes ne sauraient trop user. Je ne me rappellerai toujours qu'avec un désespoir amer l'effroi de mon pauvre père, de ma mère, de mes sœurs, quand je leurs revins, sanglant, inanimé... Mon père! ah! mes amis! ce souvenir sera pour moi un éternel regret! il ne m'a guère encouragé dans mes essais poétiques; il m'a forcé à devenir..... avocat! quand je sentais en moi la vocation du poète! N'importe! s'il eût assisté à mon premier succès, s'il eût pu voir *l'Inconstant*, quelle joie n'eût-il pas ressentie! avec quelles douces larmes, avec quels bons embrassements n'aurait-il pas fêté mon triomphe!

Le bon Collin ne put retenir son émotion, et des pleurs l'interrompirent. Andrieux et Molé se rapprochèrent et se mirent à lui prodiguer ces consolations vraies des cœurs sincèrement émus.

— Harleville, dit l'artiste d'un ton pénétré, vous avez fait une œuvre qui restera; *l'Optimiste* est la peinture naïve et franche d'une âme charmante qui revit en vous, je vous prédis un succès qui vous fera oublier bien des moments de tristesse et d'amertume. Espérez!

— Ah! puissiez-vous dire vrai, mon cher ami, s'écria Collin dont le visage étincela tout à coup d'un espoir et d'une joie indicibles. Tenez, si je pouvais être sûr de réussir, mais je ferais venir à Paris..., immédiatement, sœurs, cousines, parents, amis, par le coche, par la poste, par la patache, je voudrais en encombrer les routes; je louerais pour ces hôtes bien-aimés... le Louvre, s'il le fallait! et...

— Et tes droits d'auteurs y passeraient, bien entendu, interrompit Andrieux. On voit bien que tu es de ceux qui ne compteront jamais.

— Il faut compter avec la gloire! dit Molé.

— Non, reprit Harleville, il faut compter... avec le travail, car le travail peut rendre heureux ceux que l'on aime!

— Tu ne seras jamais riche!

— C'est possible, mais j'aurai fait le bien; et quand cela m'arrive, je m'endors toujours content.

Il était grand jour, les trois amis se séparèrent, et Collin-Harleville s'endormit, bercé par cette espérance qui lui disait que *l'Optimiste* allait révéler à la France un poète de plus. Harleville aurait pu ajouter un honnête homme; car, chez lui, chose rare! la poésie devait être la compagne assidue de l'honnêteté! Bien des poètes ont existé dont on n'aurait pu en dire autant!

II.

Ce qui frappe surtout dans le poëte dont nous nous proposons de résumer rapidement la vie et les ouvrages, c'est qu'avec lui la comédie quitte le ton précieux et ridicule de Dorat et de ses imitateurs; il la ramène, non pas au temps de Molière, c'eût été trop beau! mais à celui de Destouches et de La Chaussée; c'était toujours cela! il sut y répandre un intérêt doux et des sentiments exprimés avec charme et vérité.

Collin-Harleville (Jean-François) était né à Maintenon, le 30 mai 1755. Le surnom d'Harleville lui venait de son père, qui possédait près de Mévoisins, où il était retiré, une partie du territoire du hameau d'Harleville. Collin signa toujours Harleville et non pas d'Harleville, ainsi que le prouvent certaines lettres de lui, dont nous avons pu prendre connaissance. Sa famille était nombreuse, ses parents avaient eu onze enfants.

Le maréchal de Noailles, quand il venait voir son château de Maintenon, recevait assez ordinairement la visite de M. Martin Collin, et, à son tour, allait visiter ce dernier dans son ermitage. M. de Noailles avait donné à la famille la permission de chasser sur ses terres; le père, ancien avocat, devenu cultivateur et jardinier, avait accepté avec reconnaissance, sentant bien que, sous ce plaisir, le grand seigneur avait déguisé une sorte de bienfait. Sa famille était nombreuse, en effet, et comme plusieurs des filles de M. Collin se servaient fort bien du fusil, dans le temps de la chasse elles étaient les pourvoyeuses de la table paternelle. « La plus jeune et la plus jolie, dit Andrieux ¹, était aussi la plus adroite, et celle qui aimait le plus cet exercice. Elle s'était fait faire un habillement exprès; on la connaissait dans les environs, et l'on n'était point étonné de la rencontrer en amazone, suivie de son chien, avec le carnier et la poire à poudre en bandoulière, et le fusil sur l'épaule.

« Une seule fois, comme elle était à l'affût, un passant, qui apparemment n'était pas du pays, lui ayant tenu quelques propos indiscrets, elle le coucha bravement en joue, et lui ordonna de passer son chemin au plus vite, ce qu'il ne se fit pas répéter. »

Bouilly, dans un de ses contes, *le Dragon de Vincennes*, n'aurait-il pas pris pour modèle M^{lle} Harleville?

Collin, élevé dans la vie de famille, au milieu des champs, des soins donnés à la culture et au jardinage, devait naturellement avoir du goût pour la campagne, l'instinct des sentiments purs et doux; et ce goût il l'a

¹ Notice sur la vie et les ouvrages de Jean-François Collin-Harleville, par M. Andrieux, de l'Académie française.

manifesté dans ses ouvrages, ces instincts, il les a reproduits partout avec cette vérité qui fait une partie de son talent. Il commença ses études au collège de Lisieux ; on sait à la suite de quel accident il faillit périr, à l'âge de onze ans. Plus tard, il envoyait à un camarade de collège, avec lequel il avait renouvelé connaissance, les vers suivants, où il rappelait cet épisode de son enfance.

Cruelle chute, hélas ! présage malheureux
 Pour un auteur de comédie !
 Une bien longue maladie
 M'attira des docteurs un arrêt rigoureux.
 Je n'aurais, dirent-ils, ma guérison complète
 Qu'en perdant la raison. Je vais faire un aveu :
 Ils se trompèrent de bien peu,
 Car je suis demeuré poète.

Au collège, Harleville obtint de nombreux succès, ce fut un remporteur de prix ; c'est au concours général, déjà établi alors entre les dix collèges de plein exercice, qu'il connut Andrieux. Placé, après ses études terminées, chez un procureur au Parlement, il se sentit peu de goût pour la carrière des lois et des affaires. Il demeurait alors dans la petite rue des Anglais, près de la rue des Noyers ; il y avait là une maison garnie, appelée l'hôtel Notre-Dame, où des jeunes gens, étudiants en droit, en médecine, louaient à bon compte des chambres tant bien que mal meublées. La vie n'y était pas chère : on y dinait pour quatorze sous, on y soupait pour dix, et l'on pouvait économiser trois sous sur chaque repas en ne prenant pas de vin. On y mangeait presque toujours ensemble, et à la même heure. Il y avait là quelques anciens condisciples de Collin et d'Andrieux, que celui-ci venait voir et qui presque tous devinrent des hommes distingués. Le soir, on faisait un peu de musique, on causait, et les heures s'écoulaient rapidement. Il faut croire que ce séjour et cette vie laissèrent d'aimables souvenirs dans l'âme de Collin, car, dix ans plus tard, il s'écriait :

Oni, je regrette, amis, mon obscure retraite,
 L'humble hôtel dont trois ans j'occupai le plus haut,
 Que je serais fâché d'avoir quitté plus tôt.
 Je regrette surtout ma respectable hôtesse,
 Sa longue patience et sa délicatesse ;
 Je n'oublierai jamais sa constante amitié.
 Je la payais fort mal, étant fort mal payé ;
 Eh bien ! elle attendait ; et je lui dois peut-être
 Et mon premier ouvrage et ceux qui pourront naître.
 C'est là que j'ai trouvé quelques amis bien chers,
 Possédés, comme moi, de ce démon des vers ;
 Bon fils, mais sourds de même à la voix de leurs pères.
 Réunis par nos goûts, nous nous aimions en frères.
 Vous souvient-il, amis, de nos petits repas ?
 Bien petits en effets, si l'on comptait les plats ;
 Mais joyeux, mais charmants, mais cent fois préférables
 Au luxe, au vain apprêt de ces superbes tables !

Nous n'avions pas le sou, mais nous étions contents;
Nous étions malheureux, c'était là le bon temps.

(*La suite au prochain numéro.*)

A.-L. RAVERGIE.

MODES.



PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

12^me ANNÉE.

LETTRE III.

A BLANCHE.

Décembre 1855.

Décembre! combien ce mot ranime d'espérances! L'avenir, ce leurre sans cesse renaissant, qui vous berce si moelleusement dans la jeunesse, montre à l'enfant charmé, dans un lointain couleur de rose, les arbres de Noël, les surprises du soulier, les huit jours de vacances et les étrennes! Décembre! la mère heureuse, celle qui ne craint ni le froid, ni les privations pour sa famille, étudie les désirs de toutes les blondes têtes qui l'environnent, attendant avec impatience les derniers jours de l'année, témoins de si joyeux transports!

Décembre m'impose aussi des devoirs qui me sont chers, et que je remplis avec fidélité. Tu ferais probablement une moue plus que dédaigneuse si le *Magasin* ne t'arrivait pas, accompagné de surprises diverses. Aussi ai-je joint ce mois-ci, aux vœux de bonheur que t'adresse mon affection, une sépia représentant une vue de Rouen, destinée à ton album; une gravure de modes de ville et de soirée; une grande planche de crochet et de filet; une tapisserie gigantesque. De plus une ravissante gravure coloriée, représentant trois grands personnages paraissant s'entendre à merveille, quoique de pays différents; ils parlent probablement la langue antédolivienne, celle dont les ouvriers de Babel se servaient avant leur révolte. Le petit garçon est un Breton pur sang; sa chemise est en toile, ses vêtements en laine, son chapeau en feutre. L'Italienne, couronnée de fleurs et de grappes d'or, porte un collier de corail, un corsage brodé, une chemise de toile à entre-deux; ses vêtements sont en laine, le tablier est en soie. Le petit costume rococo doit être très-élégant: le corselet est en velours, les deux jupes sont en soie, les bas, les souliers sont en soie; on peut poudrer la coiffure selon la physionomie de l'enfant. Avec ce travestissement la crinoline est indispensable. Mais, me diras-tu, la crinoline est donc éternelle? Certainement non. Les vrais élégantes n'en

veulent plus. Elles ont inventé un jupon baleiné, ressemblant assez à une ruche d'abeilles; toute l'ampleur se pavane sur les hanches, le reste retombe droit. L'on m'a affirmé que ce que je prends pour des baleines sont des cerceaux inventés par une femme à la mode, désireuse de perdre sa réputation de capricieuse et voulant affirmer, sans mentir, qu'elle tourne toujours dans le même cercle. De fait, nous voilà emprisonnées dans des demi-paniers, et comme nous autres Parisiennes ne savons jamais rien faire à demi, d'ici à six mois nous serons emprisonnées dans la cage à poulets de nos grand'mères. En attendant, les femmes modestes, qui ne sont pas à la hauteur des cercles de tonneaux, font doubler leurs volants de grosse mousseline roide, leurs ourlets de bandes de crinoline, et se chargent de quatre ou cinq jupons empesés, à baguettes, à carreaux, etc.; aussi faut-il rallonger les robes: c'est une fort jolie mode, très-incommode pour les promeneuses, même pour celles qui marchant *en déesse sur les nues*, n'en compromettent pas moins la blancheur de leurs bas et les garnitures de leurs volants, car les volants font toujours fureur. Quelques esprits raisonnables ont hasardé le volant uni sans prétention, mais on ne le tolère que pour le négligé; il a l'air d'attendre des temps meilleurs et paraît bien mesquin auprès des autres ornements, tels que la guipure mêlée de jais ou de chenille, des galons moitié peluche moitié velours à jours, etc.

Les basques sont fort longues. Quelques couturières essayent de faire revivre le corsage uni, mais elles échouent pour cette année; tous les corsages de ville sont montants et fermés. Pour dîner ou petite soirée l'on porte beaucoup le corsage décolleté à manches courtes, recouvert d'un canezou de dentelle ou d'un fichu Marie-Antoinette (tu en trouveras le patron sur la planche de ce mois). Les robes de bal se font généralement à draperies, mais il y a d'autres façons charmantes, que l'on choisit selon la taille. Le corsage de la gravure de bal de ce mois ne convient qu'à une jeune femme mince. Les jupes de bal ne sont pas moins volumineuses que les jupes de ville: les bouillonnés de tulle ou de gaze, les nœuds de ruban, les grappes de fleurs, les verroteries, les rubans ruchés forment un ensemble fort agréable, un fouillis aussi solide qu'un fromage glacé; ce sont des robes avec lesquelles on ne peut pas s'asseoir, qui ne craignent que l'humidité, la chaleur et la poussière, des robes qui pourraient s'appeler des *éphémères*, et qui désespèrent les femmes raisonnables. J'ai remarqué que les fausses blondes, les fausses dentelles noires étaient cette année en majorité; les façons sont tellement dispendieuses et les fantaisies si peu

solides, que l'on cherche à faire de petites économies sur de grandes dépenses. Les jeunes filles évitent facilement cette ruine; la robe à trois jupes est toujours charmante, et n'exige pas d'ornements extraordinaires.

Le taffetas, la gaze, la tarlatane sont des étoffes de jeunes personnes. La moire antique, des étoffes brochées et le satin, sont réservés pour les dames, car le satin reparaît.

Les fleurs en velours sont les nouveautés de la saison; on les mélange assez heureusement. Le rouge dominera, je crois, dans les bals. Toutes les coiffures garnissent le derrière de la tête, ce qui sied fort peu à certaines figures. Des épis de velours noir, accompagnés de pavots rouges en plume, conviennent avec une toilette blanche; avec une robe rose, on substituerait des fleurs roses aux pavots. L'on prétend que les fleurs et les fruits mélangés de verroterie seront bien accueillis, ainsi que les branches de corail factice; ce dernier ornement, fort joli à la main, est très-maigre dans les cheveux. Le chèvrefeuille produit le même effet. L'on voit encore beaucoup de toilettes blanches et noires.

Les droguets de soie, les droguets de laine sont généralement adoptés. Pour grande toilette, les dames ont les gros de Tours à volants bordés de larges bandes en velours frangé, des moires antiques à larges raies, des étoffes de soie à larges raies satinées en travers, dont j'ignore le nom, des rayures ombrées, des robes à volants à dessins de peluche en relief, des écossais, des brochés, etc. On recommence à garnir les robes en tablier.

Les robes de chambre se recouvrent d'une énorme pèlerine cachant la taille. Une robe de mérinos gris fer, ornée par-devant de revers de taffetas marron ou vert, est très-distinguée. La pèlerine est ornée de même. Un large ruban à bouts flottants forme ceinture.

Les chapeaux sont toujours fort petits; ils forment la pointe en avançant au milieu du front. Les bavolets sont plus *rideaux* que jamais; ils sont doublés de tulle très-roide. Il n'y a pas de mode exclusive, l'on voit des passes tendues et des capotes coulissées. Les chapeaux piqués reparaissent un peu déguisés: par exemple, une passe noire accompagne une calotte froncée couleur groseille, marron, vert bouteille, enjolivée de velours et de dentelle noire; la peluche se marie au taffetas, le satin au velours; une calotte vert clair soutient une passe de dentelle ou de tulle noir. Ce chapeau a pour ornements des plumes vertes et noires et de la dentelle noire coquillant sur le bavolet; le velours épinglé moucheté, le satin cannelé sont deux nouveautés un peu lourdes; on les accompagne de plumes ou de fleurs en velours.

Un chapeau de taffetas blanc orné de rubans bleus, avec tour de tête en blonde soutenant des touffes de myosotis; un chapeau de crêpe rose, recouvert de bouillonnés de tulle séparés par une petite blonde, orné d'azalées roses, avec tour de tête en blonde et fleurs roses en plume; un chapeau composé de biais de plusieurs nuances de vert ou de pensée, enjolivé de velours noir, conviennent à des jeunes filles, les premiers pour toilette, le dernier pour négligé.

Voici un joli chapeau de jeune femme : satin blanc couvert de blonde à dents et de rouleaux groseille ou vert pomme; bavolet recouvert de rouleaux et de blonde; marabouts; tour de tête blonde avec fleurs en satin assorties à la couleur des rouleaux.

Toute la lingerie parisienne est bien tentante. Les bonnets sont petits; on les garnit sur les oreilles, et les choux rejoignent souvent le nœud de derrière; j'en ai vu à bavolet, ce que je ne trouve pas beau. On marie le velours au ruban, et l'on emploie trois ou quatre largeurs de ruban, soit de même couleur, soit de couleur tranchante : bleu et marron, vert et marron, lilas et vert, gris et rouge.

Les fichus transparents, les canezous de dentelle, noirs ou blancs, rivalisent à qui mieux mieux. Les velours noirs sur le tulle soutiennent leur vogue : ils passeront encore l'hiver à Paris, pour sûr. Les larges bouillonnés à poignets et les manches duchesses sont généralement portés. L'on a aussi fort bien accueilli une sous-manche composée d'un large bouillonné en mousseline ou en tulle soutenant un bouillonné plat dans lequel se passe un ruban de couleur tranchante, large de trois doigts au moins; un nœud à bouts attaché à la couture est le seul ornement de cette nouveauté.

J'ai remarqué, chez quelques grandes lingères, de riches broderies au plumetis, dont les jours étaient remplis par de la valenciennes; l'effet en est agréable, et comme l'on peut utiliser des fleurs de valenciennes mise au rebut, j'ai pris note de cette élégance économique.

Je ne te reparlerai pas, ce mois-ci, des pardessus. Les talmas ou les basquines demi-ajustées pour jeunes filles; les talmas brodés ou garnis de martre, les châles des Indes pour les dames, telle est la mode. Le tartan écossais en belle qualité, les châles français à raies (dessin indien) se portent en négligé. Nos grandes dames ont accepté comme châle de voyage une horrible couverture grise poilue, à dessin blanc imitant l'hermine. Le tissu et le gris me rappellent les gants de peau de lapin qui m'ont jadis protégée contre les engelures, lorsque j'étudiais des gammes sur les pianos glacés de ma pension. Ces châles sont fort laids, *mais... ils sont distingués!*

C'est égal, à la place du fabricant, je les aurais doués d'un peu plus de beauté et d'un peu moins de bel air, la vente en serait plus commune.

Les demoiselles de six ans et de dix ans ont des basquines de velours ajustées, des talmas en velours uni ou en drap, entourés de peluche bleue posée en biais, ou de grandes pèlerines pareilles aux robes. Les robes de promenade se font en popeline, boutonnées par-devant ; ces enfants ont des bretelles en velours comme leurs mères ; des nœuds, des pompons, des bracelets de velours ; on retrousse leurs cheveux à l'impératrice, on les couronne de nattes. Leurs chapeaux sont les diminutifs de ceux des dames ; elles en portent à passe claire avec fond de velours ; la peluche est pour demi-toilette ; le chapeau blanc Paméla, pour les grandes cérémonies, accompagne une robe de velours. Les tours de tête sont semés de marguerites, d'églantines roses, de muguet ; les chapeaux ronds en feutre blanc, gris ou marron, soutiennent un tour de tête formant couronne sur le front. Les lingeries se composent de chemisettes, de manches bouffantes, de jupons tuyautés et empesés ; les pantalons sont courts et brodés, la crinoline est de rigueur. Les berthes en fourrure font aussi partie de la toilette.

Les petits garçons de quatre à six ans portent des blouses carrées décolletées ; la manche, ouverte et retenue par des lacets, laisse apercevoir une manche blanche, large et bouffante, terminée par un poignet. La chemisette montante est terminée par un entre-deux brodé entourant le cou. Tu jugeras de cette blouse sur la gravure de modes ; on peut la faire en cachemire, en popeline ; en velours elle est ravissante. Le chapeau est en velours ou en feutre.

Voici une lettre bien longue, diras-tu. Je ne puis cependant m'arrêter sans réparer mes négligences. J'ai oublié d'avertir nos abonnées qu'elles trouveront chez M. Himmes le joli trousseau de la poupée, tout dessiné, pour 3 francs, et de te dire que M^{me} Helbronner, qui nous donne des ouvrages de fantaisie si variés, a obtenu une médaille à l'Exposition de l'industrie.

Je crois avoir fidèlement rempli toutes mes promesses pour l'année 1855 ; j'en ai fait d'autres pour 1856. Je ne reçois, il est vrai, de toi que des lettres bonnes et flatteuses ; mais des promesses sont des dettes que l'on contracte, et, comme dit M^{me} de Sévigné, les créanciers qui nous pressent sont pressants, et ceux qui ne nous pressent pas le sont encore davantage.

C. G.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.



Ratafia d'oranges.

Pour un litre d'eau-de-vie prenez deux belles oranges, les plus mûres que vous trouverez; vous les choisirez à peau lisse et peu épaisse; vous les couperez par quartier. Mettez ces quartiers et le jus dans l'eau-de-vie et laissez infuser deux ou trois semaines. Faites alors fondre une livre de sucre dans un demi-litre d'eau, passez ce sirop et mêlez-le avec votre eau-de-vie contenant encore les quartiers d'oranges. Laissez ainsi le tout ensemble pendant huit jours. Passez alors ce ratafia, mettez-le en bouteille, et vous aurez une liqueur stomachique d'un goût parfait. Ce ratafia est de longue garde.

OUVRAGES DIVERS.



OUVRAGES DE FANTAISIE.

Cordons en cheveux ou bracelets (n^{os} 27 et 28).

L'on doit avant tout choisir les cheveux les plus longs; on les attache par un bout pour les dégraisser comme il suit.

Dégraissage des cheveux.

On fait, dans une casserole de terre, une eau de savon assez forte, on y plonge les cheveux et on les laisse bouillir pendant un quart d'heure, en remuant bien de temps à autre; on les retire, on les rince dans de l'eau de son chaude, puis dans de l'eau chaude pure pour extraire le son. On recommence encore à passer les cheveux dans une eau de savon, on rince, et lorsqu'ils ne sont plus qu'humides, on les frotte dans les mains avec un jaune d'œuf, on les rince encore à l'eau froide et on les fait sécher.

Appareil nécessaire pour les cordons en cheveux.

Pour tresser le cordon un instrument tel que le représente le dessin n^o 27 est indispensable. Il se compose dans le bas d'une planchette ronde et plate, de 20 cent. de diamètre, et dans le haut d'une autre planchette bombée et tailladée de petits crans. Cette planche supérieure ressemble à un gros champignon. Elle est supportée par trois pieds qui mordent dans la planche du bas, vont s'évasant, et soutiennent, sous la planche du bas, un petit cylindre sur lequel on roule le cordon, à mesure que le travail avance. Au centre de chaque planchette il y a un trou de la largeur d'un dé. Cet instrument, qui a 40 cent. de haut, peut être en bois blanc, en bois de couleur, en chêne. Avec le dessin que nous donnons, le premier menuisier venu l'exécutera facilement.

Travail du cordon.

J'ai dit qu'au centre de chaque planche il y avait un trou. On attache par des points au cylindre une petite corde ou ganse bien unie, bien lisse, que l'on a frottée de savon sec, ce qui la fait glisser dans l'intérieur du cordon de cheveux, et la fait retirer sans danger lorsque l'ouvrage est terminé. Cette ganse doit être beaucoup plus longue que le cordon de cheveux. Lorsqu'elle est fixée au cylindre on la roule un ou deux tours, on la passe dans le trou de la planchette du bas; mais avant de la passer dans la planche du haut, on fixe autour de la ganse les mèches des cheveux tressés ou non tressés, selon le genre de travail que l'on veut faire, et ces cheveux ou tresses doivent être fortement attachés avec du fil ou de la soie à la ganse,

sous le champignon du haut; c'est alors seulement que l'on repasse dans le trou de la planche supérieure la ganse et les cheveux.

Division des cheveux.

Si l'on désire former des tresses, il faut que chaque tresse soit terminée avant de l'attacher à la ganse. On natte les cheveux en trois, en cinq brins. Lorsque tous les brins sont séparés, tressés ou tordus, selon le genre que l'on préfère, lorsqu'il sont attachés, on fixe au bout de chacun de ces brins un anneau en plomb ou un petit poids quelconque, pour que toutes ces mèches restent tendues et pendantes en dehors du champignon; puis, pour être sûr de l'exactitude de son travail, on numérote les crans ou coches formés tout autour. (Voir le n° 28.)

Lorsque tout est bien préparé, on croise les mèches, on les tresse entre elles dans le sens que l'on désire, suivant le dessin à obtenir, lequel peut être varié de cent manière différentes, suivant l'intelligence et le goût. Par exemple, une mèche peut être nattée, une autre lisse, le 7 peut passer sur le 2 et former un réseau croisé autour de la corde. Il faut faire bien attention à tirer la ganse au fur et à mesure que l'on travaille, et à la rouler sur le cylindre.

Si les cheveux n'étaient pas assez longs, on les allongerait en en faisant entrer quelques brins, au fur et à mesure, dans les mèches. On attache les cheveux les uns aux autres par des nœuds imperceptibles et en les échelonnant.

Si l'on veut que le cordon simule des perles, on fait de petites boules de cire, trouées au centre de part en part; on les enfle dans la ganse qui sert de colonne au cordon, et l'on travaille comme j'ai dit plus haut. Il est indispensable alors que les trous des planchettes laissent librement passer l'ouvrage.

Lorsque le cordon de cheveux est assez long, on le déroule de dessus le cylindre, et, avec précaution, on fait glisser peu à peu la corde pour l'extraire du cordon. On arrête de suite les cheveux des deux bouts avec de la cire à cacheter; lorsqu'il y a des perles, on peut en faire ressortir la rondeur par quelques cheveux noués fermement autour du cordon, près de leurs deux ouvertures.

Pour retirer les perles de cire on expose le cordon à la vapeur de l'eau bouillante, la cire alors fond et sort d'elle-même, tandis que les cheveux conservent la forme qu'ils ont reçue: ce qui rend l'ouvrage très-léger et très-élégant.

Si l'on désirait intercaler des perles dans cet ouvrage, il faudrait les enfiler dans les cheveux avant de commencer le cordon. On peut aussi mélanger de la chenille ou des cordonnets, employer des cheveux de différentes nuances, faire des bracelets ronds, serpents, etc.

Cet ouvrage est minutieux, mais très-amusant. Je l'ai expliqué surtout parce que souvent on répugne à confier à des ouvrières inconnues des cheveux d'une personne morte ou absente.



CROCHET.

Cache-nez ou écharpe en laine de deux couleurs (n° 54).

Le dessin sur la planche donne l'idée exacte du point, qui est très-facile.

Avec un *très-gros* crochet à manche de bois on monte 32 mailles. Avec de la laine de Saxe, 10 fils (je la suppose rouge), si le crochet est de grosseur convenable, l'on a obtenu 33 centimètres de largeur. On fait ainsi trois tours de demi-bridés, en cassant la laine à chaque bout, ce qui donne un endroit et un envers.

Après les trois tours rouges, on prend de la laine blanche, et on travaille comme il suit :

Blanc, 1^{er} tour. 3 demi-bridés dans la 1^{re} maille rouge, 1 maille en l'air et 3 demi-bridés dans la 3^e maille rouge, et continuer tout le rang en alternant 3 mailles dans une, et une maille en l'air au-dessus d'une maille rouge, que l'on n'emploie pas dans ce 1^{er} tour.

Blanc, 2^e tour. 1 demi-bride pour commencer, 1 maille en l'air, 3 demi-bridés dans la maille en l'air du 1^{er}, et faire alternativement 3 demi-bridés et 1 maille en l'air jusqu'à la fin.

Blanc, 3^e tour. 3 demi-bridés dans la maille en l'air du 2^e tour, et 1 maille en l'air alternativement.

Blanc, 4^e tour. Comme le 2^e tour.

5^e tour. Reprendre la laine rouge, faire 3 rangs de brides, puis recommencer la laine blanche pendant 4 tours, et ainsi de suite. Ce crochet est excessivement facile. Il faut simplement faire attention à contrarier les brides triples à chaque tour blanc, ce que j'ai indiqué plus haut. (Voir le dessin, n^o 54.)

Lorsque le cache-nez est de la longueur voulue, on le ferme et on y ajoute des glands en laine de deux couleurs. L'on peut aussi substituer de la laine grise mélangée à l'une des deux couleurs, ce qui est très à la mode. L'on emploie aussi de la chenille.



Porte-monnaie en cuir de Russie, brodé or et argent (n^{os} 25 et 26).

Le point du milieu est rouge entouré d'or; les lignes qui viennent se réunir au centre sont en soie bleue; les demi-cercles qui encadrent ces lignes sont vertes, les petits trèfles sont noirs. On commence par broder au passé le fond d'argent du milieu du dessin (indiqué par des croix noires), le fond d'or qui contient les trèfles, puis le feston du bord, qui se couvre d'argent; on brode après les lignes, le point central, les trèfles, etc. J'ai indiqué des couleurs qui produisent un joli effet. On peut les varier à volonté. Cet ouvrage est tout nouveau.



PATRONS DE FLEURS ARTIFICIELLES.

Fleur de grenadier.

La fleur du grenadier est d'un beau rouge, un peu jaunâtre; le calice est épais et à peu près du même rouge que la fleur; il a la forme d'une cloche et forme cinq dents dans le haut. On le colle, pour le fermer, en entonnoir. Il est en papier très-fort. (Voir le n^o 3.) Le cœur se compose d'un grand nombre d'étamines. La corolle est formée de 5 pétales de la forme et de la grandeur du n^o 2.

Pour gaufrer les pétales, on les plie en deux et on les chiffonne en tout sens, on les creuse avec l'outil boule pour faire coquiller en dedans la partie supérieure de chaque pétale, ensuite on colle les onglets (parties inférieures et rétrécies du pétale) contre le cœur, de façon que les 5 pétales posés forment une étoile. Ensuite on enfle le cœur et la fleur dans le calice, de façon que les pétales se recourbent sur les dents du calice.

Fleur double du grenadier.

Le calice se fait de même que pour la fleur simple. Mais dans la fleur double le cœur se forme de 4 pétales coupés sur le n^o 1. On les attache à un fil de fer qui sert de queue à la fleur. On coupe 21 pétales du n^o 1, on les attache trois par trois sur une petite tige, après les avoir gaufrés, bien entendu, comme ceux de la fleur simple. Le centre de la fleur est formé. Il reste encore à coller autour 7 à 8 pétales du modèle n^o 2, gaufrés comme ceux du n^o 1, mais recoquillés en dehors; puis on enfle le calice, etc., comme pour la fleur simple.

L'on peut faire soi-même les boutons éclos, en diminuant la grandeur des patrons, calice et pétales. Les boutons ne se renversent pas en dehors. Les boutons fermés se vendent tout faits. Ces renseignements pourront guider pour l'exécution de la fleur, mais l'on est bien plus sûr de la réussite en ayant une fleur pour modèle.



PATRONS.

**Patron d'un talma à manches pour petite fille de huit à dix ans
(n^{os} 1 et 2), dessiné sur la planche de broderies au n^o 3.**

Le n^o 1 est le devant et la moitié du dos, car ce manteau ne se compose que de deux morceaux. Le devant est droit fil, à la couture du dos l'étoffe est en biais. Le papier n'étant pas assez large, on a replié un morceau qui doit être ajouté, et donne au petit manteau la forme ronde de tous les talmas.

Le n^o 2 est la manche; elle est d'une coupe nouvelle. On la taille en biais.

En velours, ce talma est fort joli; on le garnit de galon. (Voir le n^o 3.) En soie, on le garnit de velours. On peut le faire aussi en mérinos et en drap. Il se ferme par trois pattes. On ajoute un col à volonté. Ce pardessus est aussi fort en vogue pour enfant plus jeune. Il est très-facile d'en diminuer les proportions.



LINGERIE.

Patron d'un fichu Marie-Antoinette, dessiné sur la planche (n^o 2 et 3).

Ce fichu est généralement adopté. Il est dessiné pour être brodé au plumetis et garni d'une valenciennes; mais on peut le tailler en tulle noir, point d'esprit, et l'entourer d'une dentelle noire, ou en tulle blanc ordinaire, le garnir tout autour de trois rangs de velours noir très-étroit et l'entourer d'un petit volant en tulle garni de petit velours noir et d'une petite dentelle basse; fantaisie très-peu coûteuse lorsqu'on fait soi-même ce fichu, qui se porte sur une robe décolletée. Le dos se fait d'un seul morceau; les bouts se croisent à la ceinture.

**Explication de la grande planche de dessins pour crochet carré,
filet carré et crochet à jour.**

1. Quart d'un dessin. Crochet ou filet carré pour couverture de lit d'enfant, dessus d'édredon. Le milieu peut servir pour tabouret de piano.
2. Dessus de coussin genre chinois. Crochet carré.
3. Dessus de coussin. Crochet ou filet carré. Le rond peut être fait pour tabouret de piano, la rosace du milieu pour pelote.
4. Bourse de calice avec le chiffre de la Vierge entouré de lis. Crochet ou filet carré. Peut être fait en tapisserie, les fleurs et le chiffre en perles de jais blanc.
5. Voile de fauteuil. Crochet ou filet carré. La bande est pour les bras. Ce dessin peut servir pour carnier.
6. Bande pour bras de fauteuil. Crochet carré.
- 7 et 8. Petits entre-deux. Crochet carré.
9. Grande dentelle. Crochet à jour.
10. Petite dentelle du même genre.

**Grande planche de tapisserie coloriée.**

Grand dessin, genre chinois.

Au gros point.

Pour milieu d'appartement.

Sur canevas n^o 12, le dessin donnera 1^m 60 sur 1^m 20.

Pour tapis, devant de feu, descente de lit, etc.

Sur canevas n° 14, le dessin donnera 1^m20 sur 0,90.

» » n° 18, » » 1^m » sur 0,75.

» » n° 24, » » » 72 sur 0,54.

Au petit point.

Pour écran monté.

Sur canevas n° 14, le dessin donnera 0,62 sur 0,46.

Pour buvard.

Sur canevas de soie, le dessin donnera 0,32 sur 0,24.



Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.

1. Dessin au passé et point d'armes pour mantelet-châle sur taffetas ou sur velours. On peut le broder au plumetis sur mousseline.
2. Devant d'un fichu Marie-Antoinette, au plumetis. Il se garnit avec de la valenciennes au-dessous de la bride-échelle qui forme le bord.
3. Moitié du dos du fichu. Il doit être d'un seul morceau. (*Voir aux Ouvrages.*)
4. Mouchoir-guipure tracé avec du coton n° 24, et festonné avec du n° 40. Le branchage est au feston plein, un feston simple autour des feuilles laissant l'étoffe au milieu. Les boutons de rose au feston plein peuvent aussi s'exécuter au plumetis; dans ce dernier cas, il faut entourer le bord extérieur d'un petit feston destiné à relier les barrettes, sans cela le travail manquerait de solidité. Le milieu des boutons exige des jours variés. La rose se fait au feston pour le bord extérieur. Deux petits cordonnets sur l'étoffe indiquent la forme des feuilles. Le cœur de la rose au plumetis ou au feston, à volonté. Le premier fait mieux. La palme qui forme guirlande autour du mouchoir se brode avec un feston simple à l'intérieur et à l'extérieur, l'étoffe paraissant au milieu. Il y a une bride-échelle dans chaque feuille. Le feston de la bordure est au point de rose. Les barrettes ou brides se tracent deux fois sur l'étoffe; plus elles sont fines, plus le travail est joli. On sait que l'on découpe l'étoffe qui se trouve entre les barrettes et les dessins.
5. Petite pèlerine ronde pour enfant. Feston et broderie anglaise. Se brode sur jaconas avec coton n° 30.
6. Bande au plumetis pour manches. Les feuilles peuvent se faire en feston point de rose.
7. Serviette à thé. Feston.
8. Semé au feston, sur mousseline ou jaconas, pour manches à bouillons.
9. Entre-deux assorti.
10. Dessin pour garnitures de manches, assorti au col n° 2 de juillet 1855.
11. *M. G.* Genre fleuri. Plumetis.
12. *C. R.* Id. Id.
13. *A. C.* Plumetis et point d'échelle.
14. *Nina.* Plumetis ou feston.
15. *Ina.* Id. Id.
16. *Esther.* Plumetis.
17. *Mathilde.* Feston.
18. *Elise.* Plumetis et point d'échelle.
19. *Céphise.* Plumetis.
20. Coin de mouchoir au plumetis. Genre chinois, avec les lettres *L. F.*
21. *Fanny.* Feston.
22. *Hortense.* Plumetis.
23. *Ludovie.* Plumetis et point d'échelle. Peut se faire au feston.
24. *Honorine.* Plumetis.
- 25, 26. Porte-monnaie sur cuir de Russie. (*Voir aux Ouvrages.*)
- 27, 28. Dessin d'un outil nécessaire pour le travail des cordons de cheveux. (*Voir aux Ouvrages.*)



Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.

1. Patron d'un talma à manches pour jeune fille de huit à dix ans.
2. Manche du talma. (*Voir aux Ouvrages.*)
3. Effet du talma.
4. Fichu à gousset pour enfant du premier âge.

10 francs par un pou
14 gravures de modes.
L'ouvrage s'élève à 10 francs.



MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris 12 Francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (Fac-simile) 22 opéras, 2 albums de musique à gravure sur acier
14 gravures de modes, 6 planches de tapisseries colorées, avec dessins de broderies patrons de grandeurs naturelles. Petits patrons, ouvrages à
l'aiguille, filet, tricot, crochet ouvrages nouveaux, robes illustrées, planches, crochets couleur bleue, planche de petits ouvrages de fantaisie en argent

Bureaux du Journal 51, rue Laffitte

PARIS

12^e année



5. Gousse
à l'end
On fait
endroit
le rang
que la l
à l'enve
6. Col-bro
feston,
nansoul
avec co
7. Pèlerin
avec un
8. Brassièr
ou batis
avec br
dessin.
9. Manche
retrouss
10. Pièce d
avec 50
de large
corps se
petit vêt
lot. Qua
garde d:
11. Feston p
12. Col d'er
glaise su
13. Bande a
14. Moucho
15. Dessin à
16. Mouchoi
au festo
17. *Elisabeth*
18. *Anna*.
19. *Marcellin*
20. *Henriette*
21. *Antonia*.
22. *Clorinthe*

TOILETTE
mince. Le de
montés à pl
dentelle noir

TOILETTE
orné d'une b
orné de blon

Les trois ju
de distance e
montées en c

- | | |
|--|---|
| <p>5. Gousset du fichu qui s'ajuste au milieu, à l'endroit où la coupure est indiquée. On fait former des plis au fichu dans cet endroit, et toute la garniture rabat sur le rang faisant pèlerine. On comprend que la broderie qui doit rabattre se brode à l'envers.</p> <p>6. Col-broche, sur mousseline, plumetis et feston, avec coton n° 40. Sur jaconas ou nansouk, feston et broderie anglaise, avec coton n° 30.</p> <p>7. Pèlerine plate pour enfant; elle se noue avec un petit cordon. Feston et guipure.</p> <p>8. Brassière d'enfant en nansouk, jaconas ou batiste. Ce petit col est au plumetis, avec bride-échelle de chaque côté du dessin. Il se garnit d'une valenciennes.</p> <p>9. Manches de cette brassière avec poignet retroussé.</p> <p>10. Pièce de la brassière. Le corps est fait avec 50 centimètres d'étoffe sur 1 mètre de large, les ourlets autour compris. Le corps se monte plissé sur la pièce. Ce petit vêtement se met par-dessus le maillet. Quand l'enfant est plus grand, il le garde dans l'appartement.</p> <p>11. Feston point de rose pour petits rideaux.</p> <p>12. Col d'enfant. Plumetis et broderie anglaise sur nansouk.</p> <p>13. Bande assortie pour pantalon.</p> <p>14. Mouchoir au plumetis.</p> <p>15. Dessin à effet pour jupons. Plumetis.</p> <p>16. Mouchoir point de chaînette. Le tour est au feston simple. Initiales <i>D. L.</i></p> <p>17. <i>Elisabeth</i>. Plumetis.</p> <p>18. <i>Anna</i>. Id.</p> <p>19. <i>Marceline</i>. Id.</p> <p>20. <i>Henriette</i>. Id.</p> <p>21. <i>Antonia</i>. Id.</p> <p>22. <i>Clorinthe</i>. Id.</p> | <p>23. <i>Appoline</i>. Id.</p> <p>24. <i>Caroline</i>. Id.</p> <p>25. <i>Appoline</i>. Id.</p> <p>26. <i>P. L.</i> Lettres enlacées. Feston.</p> <p>27. <i>S. F.</i> Lettres enlacées. Plumetis.</p> <p>28. <i>H. M.</i> Id.</p> <p>29. <i>A. L.</i> Id.</p> <p>30. <i>H. T.</i> Id.</p> <p>31. <i>J. C. H.</i> Id.</p> <p>32. <i>L. M.</i> Id.</p> <p>33. <i>Emma</i>. Plumetis ou feston.</p> <p>34. <i>H. B.</i> Id.</p> <p>35. <i>N. A.</i> Id.</p> <p>36. <i>C. R.</i> Id.</p> <p>37. <i>V. L.</i> Plumetis.</p> <p>38. <i>J. L.</i> Id.</p> <p>39. <i>J. L.</i> Feston.</p> <p>40. <i>E. V.</i> Plumetis.</p> <p>41. <i>V. B.</i> Id.</p> <p>42. <i>A. L.</i> Id.</p> <p>43. <i>C. F.</i> Id.</p> <p>44. <i>M. P.</i> Plumetis ou feston.</p> <p>45. <i>C. V.</i> Plumetis.</p> <p>46. <i>M. R.</i> Id.</p> <p>47. <i>A. C.</i> Id.</p> <p>48. <i>M. G.</i> Id.</p> <p>49. <i>L. O.</i> Id.</p> <p>50. <i>L. C.</i> Id.</p> <p>51. <i>F. V.</i> Id.</p> <p>52. <i>N. R.</i> Id.</p> <p>53. Effet en petit du couvre-pieds au crochet ou filet donné par quart le mois passé, dans la grande planche. Ce petit effet est destiné à faciliter l'intelligence de l'explication que nous avons donnée.</p> <p>54. Dessin d'un cache-nez au crochet. (Voir aux Ouvrages.)</p> <p>55. Modèle de fleurs. Fleur de grenadier. (Voir aux Ouvrages.)</p> |
|--|---|



Explication de la gravure de modes.

TOILETTE DE JEUNE FILLE. Robe à dos polonais: ce dos ne convient qu'à une personne mince. Le devant du corsage est busqué et sans basques. La manche est ornée de trois volants montés à plis creux. Le corsage et la jupe sont ornés de bandes de velours quadrillé et de dentelle noire. Col brodé. Manches bouffantes à poignet. Chapeau de velours à passe tendue.

TOILETTE DE BAL. JEUNE FEMME. Robe de crêpe à trois jupes. Le corsage est à pointe et orné d'une berthe en ruban croisant sur la poitrine, et se nouant par derrière. Ce ruban est orné de blonde ainsi que les nœuds des épaules.

Les trois jupes sont ornées de blonde blanche, des nœuds de blonde et de ruban sont posés de distance en distance autour des deux dernières jupes. Coiffure à doubles bandeaux. Fleurs montées en cache-peigne.

COSTUME DE PETIT GARÇON. Blouse en popeline décollée carrément et ornée de galons ou de velours, et de boutons. Pantalon large. Guêtres en drap. Chapeau en feutre ou en velours. Chemisette en jaconas. Manchettes empesées.



Explication de la gravure de travestissements:

Costume italien pour jeune fille.

Costume de fantaisie pour petite fille.

Costume de Breton pour petit garçon.



SÉPIA.

Une vue de Rouen.



KEEPSAKE DE MUSIQUE.

5^e Album.

1^o *La Vendangeuse*, polka-mazurka, par ADRIEN TALEXY.

2^o *N'approchez pas*, chansonnette, par F. MASINI.

3^o *Horatia*, varsoviana, par V. PARIZOT.

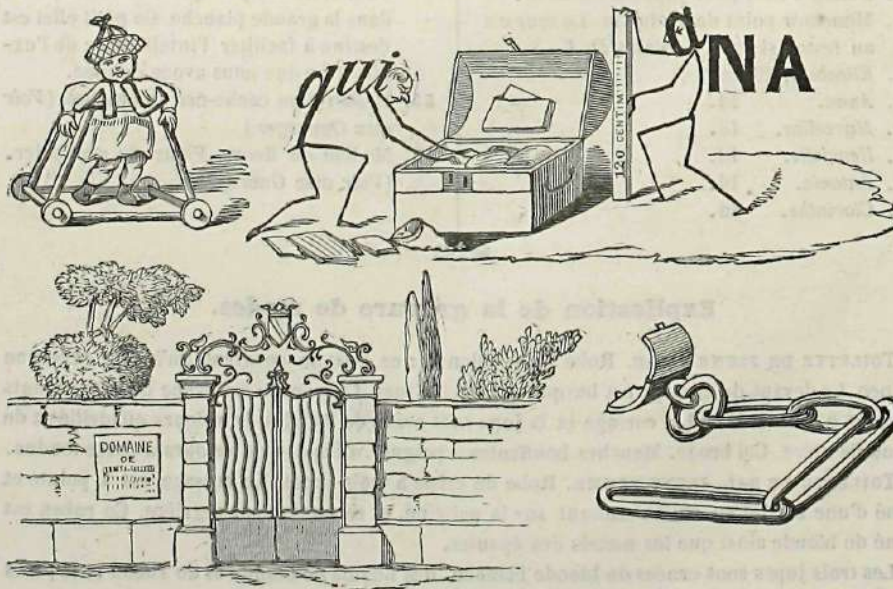


Explication du Rébus du mois de Novembre.

Douce leçon vaut mieux que blâme trop sévère.



RÉBUS.



Typographie Hennuyer, Batignolles.
Boulevard extérieur de Paris.

JOSEPHINE DESREZ, DIRECTRICE.